

# I

Moi, Esme Garland, je déteste le désordre. C'est regrettable, car, depuis que j'ai ouvert les yeux ce matin, j'ai comme l'impression qu'un grain de sable est venu enrayer le mécanisme de ma vie bien ordonnée. Tout en buvant mon thé, je me demande si j'ai oublié de rendre un document important, de payer mon loyer, de donner à manger au chat de Stella. J'ai beau réfléchir, je n'arrive pas à mettre le doigt sur ce qui cloche. Je me dis que, si je n'arrive pas à identifier le problème, c'est qu'il n'y en a probablement pas. Je continue à siroter mon thé et regarde Broadway par la fenêtre.

Les immeubles bloquent si radicalement la lumière que les ombres qu'ils projettent ressemblent à de grands rectangles en papier noir découpés par un enfant. Le matin, les rues transversales sont baignées de soleil tandis que toutes les avenues côté est sont plongées dans l'ombre. J'aime cette lumière si vive, si nette. Une lumière vive pour des gens vifs.

J'adore me réveiller à la lumière du soleil qui entre à flots dans mon appartement. Avant mon arrivée, je m'étais préparée psychologiquement à atterrir dans une chambre de bonne (ici, on dirait plutôt une chambre de bizut), un petit studio avec une minuscule fenêtre donnant sur un escalier de secours. Pourtant, quand j'ai ouvert pour la première fois la porte de cet appartement, au mois d'août, le soleil illuminait littéralement la pièce. C'est un studio ; je dispose donc d'une

pièce et d'une salle de bains. Salle de bains, c'est beaucoup dire, mais ce n'est pas si mal. Je pourrais presque m'identifier à l'un de ces artistes affamés des siècles passés, condamnés à vivre dans une mansarde.

Mon appartement se trouve juste au-dessus d'un *deli* ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'est pas vraiment au calme, donc, mais de la fenêtre j'ai une vue imprenable sur Broadway, qui décrit des méandres entre les rues disposées en damier, comme un cours d'eau. Nous sommes maintenant au mois d'octobre et je n'en reviens toujours pas.

Irv Frank, du 14D, fait descendre un panier qui vient tout juste de passer devant ma fenêtre. La liste de courses et le billet de vingt dollars habituels sont fixés à la corde à l'aide d'une pince à linge. Je vérifie que l'un des Coréens du *deli* est prêt à réceptionner le panier. Il est bien là. Il sourit. Tout le monde ici, quelle que soit son origine, sait que c'est amusant de recréer la cordialité des rapports de voisinage qu'on trouve dans les villages. Tout le monde se réjouit que ça fonctionne.

Je ne suis pas venue à New York parce que j'étouffais dans ma petite ville d'Angleterre. Je ne me suis pas imaginé que je pourrais mieux m'épanouir à New York, ni que cette ville pourrait me redonner le moral... Je n'ai jamais le moral en berne ! Je n'ai pas commis l'erreur de penser, ni nourri l'espoir, que New York pourrait être mon sanctuaire ou ma rédemption. L'Université de Columbia m'a tout simplement proposé une place en troisième cycle d'histoire de l'art, une offre accompagnée d'une bourse pour faire bonne mesure. Aucune autre université ne m'avait accordé de bourse. C'est pourquoi je suis à New York.

Mon séjour ne s'annonçait pas vraiment sous les meilleurs auspices. Je suis arrivée, comme tout le monde, après avoir juré que je n'avais jamais été impliquée dans des activités d'espionnage, que je n'avais jamais été arrêtée pour un délit réprouvé par la morale publique et que je n'avais aucun escargot dans mes bagages. Durant mes premières minutes, pour le moins déroutantes, devant l'aéroport JFK – c'était un

vendredi soir pluvieux –, j'ai regardé les taxis jaunes partir dans toutes les directions, le personnel de l'aéroport pester contre ses supérieurs irresponsables et de superbes limousines avancer lentement dans la pagaille.

Le chaos semblait imminent. J'ai pensé, comme tant d'autres avant moi : *C'est impossible, je ne vais pas y arriver*. Et pourtant, comme tous ceux qui m'ont précédée ici, j'y suis arrivée. J'ai débarqué en pleine nuit dans la ville sans me faire assassiner et je me suis réveillée le lendemain matin en constatant que j'étais toujours en vie... Peu de temps après, je me promenais sur Broadway sous le soleil.

Je n'ai pas de cours à la fac aujourd'hui. Je vais déjeuner avec Mitchell à midi, mais avant je veux aller à l'exposition Edward Hopper au Whitney Museum. Je consacre ma thèse à Wayne Thiebaud et je pense que Hopper a eu une grande influence sur lui. Thiebaud peint des gâteaux.

Je devrais plutôt dire, maintenant que je commence à comprendre, qu'il montre avec une certaine intensité et tout en respectant une rigueur formelle dans sa composition, la nature populaire de l'Amérique.

Il ravive la nostalgie de l'innocence édénique d'une Amérique plus jeune. En tout cas, les sucettes, les gâteaux et les distributeurs de chewing-gums sont géniaux !

Je traverse le couloir jusqu'à l'appartement de Stella pour aller donner de l'eau fraîche et de la nourriture à Earl, le chat. Il se faufile entre mes jambes pendant que je m'affaire avec ses gamelles.

Je suis en avance. Je peux marcher un peu sur Broadway. Sur les étals du Brunori's Market, il y a du cresson en botte sur de la glace, des cagettes de cerises bien noires et des asperges liées avec du fil violet. Le magasin appartient à des Iraniens, qui ont pris le pouls de l'Upper West Side, et se sont inventé une histoire italienne avec les saveurs qui vont avec. J'entre. Ça sent d'abord le pain chaud aux raisins et à la cannelle. Il suffit de se déplacer de quelques centimètres à droite pour sentir le café frais. Au rayon des produits frais, c'est plutôt

une odeur d'herbe, de terre, de froid. Le magasin n'est pas très grand. Mais il propose une multitude de produits entassés les uns sur les autres. J'achète six abricots, un dégradé de jaune et d'orange avec quelques touches de rouge, tout duveteux, importés d'une région du monde où c'est encore l'été.

Je me demande si je ne vais pas faire une infidélité à mon *bagel shop* habituel aujourd'hui. Je testerais bien celui qui vient d'ouvrir. Il se trouve justement sur mon chemin.

Pourtant, en voyant la foule de clients qui font la queue, je change rapidement d'avis. Le personnel n'est pas encore très expérimenté, les clients ne vont pas savoir quoi commander et je n'aime pas trop attendre. Je ne sais pas à quoi penser quand j'attends.

Je passe devant la boutique de sous-vêtements. Ce qu'elle a l'air triste ! Je me demande comment elle parvient à survivre sur cette avenue radieuse alors qu'il y a des endroits si exquis pour s'acheter des sous-vêtements à New York. Tout le monde ne recherche pas des sous-vêtements exquis, visiblement.

Je vais finalement dans mon *bagel shop* habituel. Un lieu sans fioritures où le lino se détache. À l'arrière, dans une salle sans fenêtres, les boulangers s'activent en tee-shirt et suent à grosses gouttes. Parfois, on peut même apercevoir les bagels alignés, baignant dans une lumière rouge.

J'ignore si c'est la lueur rouge des flammes. Il y a souvent deux files d'attente et, quand on s'approche de la caisse, on peut accéder aux boîtes en plexiglas sur le comptoir et tâter les bagels pour choisir le plus chaud et le plus frais. Je demande deux bagels au sésame et un café.

— La machine à café est cassée, dit la fille à la caisse.

Je hoche la tête avec bienveillance et lui tends un billet de dix dollars. Alors qu'elle s'apprête à me rendre la monnaie, l'homme qui s'occupe des clients de l'autre file avance d'un pas lourd vers la machine et sert un café à un monsieur. La fille derrière la caisse et moi l'observons avant d'échanger un regard.

— Je crois qu'elle remarque, dis-je.

— J'ai dit : la machine à café est cassée, rétorque-t-elle.

Nous sommes dans l'impasse. Elle parie sur le fait que je ne vais pas faire d'histoires, parce que je suis une femme, jeune et étrangère de surcroît.

— Je peux parler au directeur ?

— La machine est réparée, annonce-t-elle sans prendre la peine de tourner la tête pour vérifier.

Elle va me chercher un café et, quand je lui tends l'argent, elle me sourit soudain.

— Bonne journée, dit-elle.

Quand je sors du magasin et que je me retrouve sur Broadway, j'ai le sentiment d'avoir été soumise à un rite de passage. Le test du *bagel shop*. Suis-je une vraie New-Yorkaise à présent ?

Sur le trottoir d'en face, coincée entre un Staples et un Gap, il y a La Chouette, la librairie que j'aime fréquenter. Des numéros du *National Geographic* sont exposés dehors sur le trottoir ; leurs dos jaunes brillent au soleil, promettant d'autres trésors à l'intérieur de leurs pages.

Est-ce parce qu'elle paraît si insignifiante que La Chouette parvient à subsister, vieille librairie un peu délabrée, prise entre deux mastodontes ? Staples et Gap aveuglés par leur éclat semblent à peine remarquer sa présence, tout comme les autres béhémots en quête d'endroits appropriés pour s'installer. Pourtant, elle brille elle aussi, telle une pierre précieuse noire dans une rue lumineuse. Elle pourrait facilement passer inaperçue, mais elle est profondément ancrée dans la ville et j'aime à penser qu'elle est la digne héritière d'enseignes plus anciennes et plus nobles. Une époque peut ignorer ce qu'une autre a encensé et ce qu'une autre encore vénérera de nouveau. Les musées et les bibliothèques sont là bien sûr pour préserver les trésors du passé et leur faire traverser en toute sécurité ces périodes d'abandon. Pourtant, ces musées et ces bibliothèques disposent également d'une flottille de vaisseaux a priori insignifiants qui sont tout aussi essentiels.

Les bouquinistes font partie de ces remorqueurs permettant de ramener le butin à bon port. La Chouette est petite, incontestablement délabrée, mais elle poursuit un objectif des plus nobles.

Régulièrement inondé de livres dont il ne sait que faire, George, le propriétaire gentil et laconique, les dispose parfois sur des caisses à roulettes devant la boutique où sont réunis les ouvrages à un dollar. Il arrive qu'on y trouve de véritables merveilles. Je cherche très souvent de vieux catalogues de vente aux enchères, dans l'espoir d'y dénicher un tableau que je dois étudier avant qu'il ne disparaisse derrière les portes de la demeure d'un riche collectionneur.

C'est là que je suis tombée sur un catalogue d'exposition consacré à Robert Motherwell et à son *Élégie de la République d'Espagne*.

La couverture du catalogue était d'un bleu identique à celui des paquets de Gauloises qu'il affectionnait. C'est grâce à cette fameuse couleur, bleu laiteux, que je l'ai repéré.

D'autres clients trouvent sans doute des trésors plus précieux encore, peut-être parce qu'ils ont la patience de chercher plus longtemps. J'étais justement dans la librairie quand George a raconté à ceux qui étaient réunis autour de lui qu'il avait trouvé un Robert Frost signé – une signature en pattes de mouche à l'encre verte, tracée d'une main tremblante à cause de son grand âge, mais authentique.

George l'a gardé quelque temps, l'instinct du collectionneur rivalisant avec celui du commerçant. Finalement, c'est la sensibilité poétique qui l'a emporté sur les deux. Il était préférable aux yeux de George de lire les poèmes de l'artiste plutôt que de se vanter d'avoir sa signature.

— Quelque chose en moi, a-t-il dit doucement mais les yeux pétillants, n'aime pas les éditions originales signées.

C'est le nom qui m'a plu d'abord. Ce n'est pas un nom imaginé pour attirer la clientèle, ce qui distingue immédiatement cette boutique de tout ce qui peut exister à New York. La Chouette. Il n'y a même pas d'enseigne particulière pour indi-

quer que c'est une librairie. Il pourrait tout aussi bien s'agir d'un bar ou d'une animalerie spécialisée dans les rapaces.

J'aime fréquenter cet endroit. C'est mon havre de paix. Ça me repose de Columbia, où je dois constamment faire mes preuves. Je peux aller y fureter ou simplement écouter. La librairie reste ouverte parfois au-delà de minuit, et j'y vais généralement le soir quand je suis trop fatiguée pour continuer à travailler. Elle a les livres qu'on veut y trouver.

Que serait une librairie spécialisée dans les livres d'occasion si elle ne proposait pas les œuvres des poètes et des écrivains qu'on se promet de lire un jour (Milton et Tolstoï, Flaubert, Thomas d'Aquin et Joyce), mais également toutes sortes de catalogues et de critiques bizarres ?

Il y a aussi l'odeur, bien sûr, l'odeur rassurante du papier, le papier neuf, le papier vieux et doux au toucher, qui rappelle à chacun la première fois qu'il a mis le nez dans un livre. Mais ce que j'aime avant tout, c'est la compagnie. J'aime les gens qui travaillent là-bas et les clients qui viennent y flâner le soir et discuter. George y est la plupart du temps et, moins souvent, un type d'environ mon âge qui s'appelle David. Le dimanche, c'est une femme, Mary, qui s'occupe de la boutique. Elle vient accompagnée de sa chienne, Bridget, un berger allemand. J'aurais cru que la présence d'un énorme chien-loup dissuaderait les clients d'entrer et encore plus d'acheter, mais, visiblement, c'est plutôt le contraire. Les gens se précipitent pour voir Bridget et achètent parfois un livre par la même occasion. Le soir, c'est un certain Luke qui tient le magasin. Il porte souvent un bandana autour du cou, il est large d'épaules et taciturne d'apparence. Je dirais qu'il a une trentaine d'années. Quand Luke est derrière le comptoir la nuit, sans George à ses côtés, il gratte de temps à autre sur sa guitare et joue quelques accords pour lui. Il me fait un signe de tête pour me saluer au moment où j'entre dans le magasin, mais je ne trouve jamais rien à lui dire. J'aime m'accroupir sur la mauvaise moquette marron et inspecter le rayon « beaux-arts » pendant que Luke apprend un morceau.

Il ne peut pas me voir à cause de la section « Asie du Sud-Est », mais moi je peux l'entendre.

J'ouvre la porte. La plupart du temps, quand on arrive de Broadway baigné de soleil, on ne voit absolument rien au départ, on reste quelques minutes à cligner des yeux pour tenter de s'habituer à l'obscurité.

Au bout de quelques secondes, on remarque deux yeux fixés sur soi, deux yeux qui, quoique pénétrants, appartiennent à une chouette empaillée, clouée sur une branche d'arbre qui dépasse d'un mur tapissé de livres.

La boutique est étroite, environ trois mètres de largeur, avec un escalier central qui mène à une mezzanine. Des livres sont empilés les uns sur les autres en équilibre instable à chaque extrémité des marches. Et c'est une clientèle intrépide qui monte avec précaution ces marches pour voir les piles poussiéreuses en haut.

En bas, il y a des livres entassés par terre que je redresse parfois subrepticement. Les différentes sections sont identifiées par de vieilles étiquettes, mais elles débordent les unes sur les autres en une succession de vagues que rien ne peut arrêter. Ainsi, l'histoire est envahie par la mythologie, les romans à énigmes se mélangent allègrement avec les ouvrages religieux, et la section féministe doit sans cesse subir les assauts des livres érotiques du rayon supérieur.

Quand les livres sont sur les étagères plutôt qu'empilés par terre près de la section à laquelle ils appartiennent, il y a deux rangées par tablette. Les tentatives de classement par ordre alphabétique se voient aux « A » et aux « Z » qui font office de serre-livres pour encadrer le fouillis du milieu.

J'aimerais savoir depuis combien de temps cette librairie existe. On dirait qu'elle est antérieure aux autres boutiques de l'Upper West Side. Elle semble redescendue du sommet de sa gloire pour se complaire dans une sorte de délabrement confortable, comme Venise. Pourtant, de même qu'à Venise, il n'y a peut-être jamais eu de véritable gloire, jamais eu d'époque où les ors étaient polis, où le bois ne pourrissait pas



et où la peinture ne s'écaillait pas. Le magasin a sans doute eu cette apparence un peu délabrée mais adorable depuis qu'il a ouvert ses portes à Broadway.

Ce matin, George est déjà là, tout comme Luke. George, grand et voûté, arbore une chemise toute simple et un tricot vert olive qui était sans doute un gilet autrefois. Il porte une pierre verte sur un lacet noir autour du cou.

Je me dis qu'il a sûrement été à Woodstock dans sa jeunesse. Il a l'air absorbé et distrait d'un érudit de la vieille école, comme s'il se préoccupait des grandes questions abordées par Kierkegaard et Hegel et avait du mal à s'arracher à ses réflexions pour affronter la vie quotidienne.

Il me sourit quand il me reconnaît, mais je pense qu'il serait incapable de mettre un nom sur mon visage. Luke est sur l'une des échelles fixées sur un rail qui fait le tour de la boutique. Il me fait un signe de tête et dit « Salut ».

Comme son échelle bloque le rayon « beaux-arts », j'attends au comptoir.

— Depuis quand cette librairie existe-t-elle ? Ça fait un moment que je voulais vous poser la question...

George est en train de feuilleter un livre avec des planches d'illustrations et s'assure qu'elles sont toutes là. Il en insère une avec précaution avant de répondre.

— Depuis très longtemps, et ce, pour le plus grand plaisir des New-Yorkais qui viennent y flâner.

Son débit est calme, et chaque phrase a une intonation descendante. C'est une voix reposante.

— C'est bien ce que je me disais. On sent qu'elle est là depuis longtemps.

Il réfléchit quelques secondes.

— Oui, c'est vrai. On dit qu'Herman Melville y a acheté *Une histoire du Léviathan*.

— Vraiment ?

— Et Poe ne vivait qu'à trois blocs d'ici. Cet endroit lui a peut-être inspiré *Le Puits et le Pendule* s'il est venu par une nuit particulièrement noire.